

Études littéraires africaines

MISRAHI-BARAK (Judith), *Entre Atlantique et océan Indien : les voix de la Caraïbe anglophone*. Paris : Classiques Garnier, coll. Perspectives comparatistes, n°112, 305 p.– ISBN 978-2-406-12408-5



Kusum Aggarwal

Numéro 54, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098518ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098518ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aggarwal, K. (2022). Compte rendu de [MISRAHI-BARAK (Judith), *Entre Atlantique et océan Indien : les voix de la Caraïbe anglophone*. Paris : Classiques Garnier, coll. Perspectives comparatistes, n°112, 305 p.– ISBN 978-2-406-12408-5]. *Études littéraires africaines*, (54), 227–230.
<https://doi.org/10.7202/1098518ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MISRAHI-BARAK (Judith), *Entre Atlantique et océan Indien : les voix de la Caraïbe anglophone*. Paris : Classiques Garnier, coll. Perspectives comparatistes, n° 112, 305 p. – ISBN 978-2-406-12408-5.

Cet essai portant sur la littérature caraïbienne anglophone a pour dessein de restituer l'histoire occultée, dissimulée, refoulée ou même détruite des peuples migrants des Caraïbes à travers le prisme de leur littérature. Née de « stratégies de contournement et d'opposition » qui impliquent « réappropriation du canon littéraire européen, créolisation de la langue des métropoles, subversion et détournement du sens », cette littérature marque « l'émergence d'un objet unique et multiple » (p. 13), parce que soumis fatalement à l'influence des souvenirs qu'ont laissés aussi bien les cultures des terres d'origine, désormais éloignées, que les cultures propres à l'espace de migration. L'auteure s'appuie ici sur les apports théoriques du philosophe postmoderne Jacques Derrida, et plus précisément sur son *Mal d'archive : une impression freudienne* (1995), pour faire voir le pouvoir qu'a la littérature de suppléer aux silences de l'Histoire, ou plutôt à l'amnésie des dominants, lesquels, sans états d'âme, participent au refoulement des pans d'histoire qu'ils jugent compromettants pour l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. La littérature seule est à même de faire en sorte que « la transmission de la parole, envers et contre tout » (p. 15) soit assurée. Telle est la prémisse de base de cet ouvrage dense et fouillé, qui analyse les croisements entre les archives et la littérature de l'esclavage et de l'engagement (une forme atténuée de servage mise en place après l'abolition, pour résoudre les problèmes de main-d'œuvre) : par cette lecture, l'auteure vise aussi à éclairer l'usage que font de cette documentation les écrivains caribéens afin de raviver leurs passés devenus plus ou moins inaccessibles. Favorisant les éclairages critiques que proposent, entre autres, Paul Gilroy, Édouard Glissant et Antonio Benitez-Rojo, J. Misrahi-Barak signale d'emblée que ces littératures des îles ont pour qualité essentielle la « polyrythmie » et justifie ainsi le déploiement d'approches critiques hétérogènes, dans une perspective comparatiste propre à dévoiler les liens entre auteurs francophones et anglophones.

L'ouvrage est organisé en sept chapitres et s'ouvre avec une première étude des « voix de l'histoire », ce qui désigne ici le genre spécifique des récits d'esclaves (1760-1865), qui sera repris par la suite notamment dans les néo-récits d'esclaves que sont *Jubilee* (1966) de Margaret Walker, *Confessions of Nat Turner* (1967) de William Styron, *Flight to Canada* de Ishmaël Reed et *Roots* d'Alex Haley, tous deux parus en 1976. À partir des années 1990, ces textes, associés à ceux d'auteurs et d'autrices d'origine caraïbienne, forment ce qu'on dénomme la littérature de l'esclavage. L'auteure insiste ici sur « le travail de la voix » (p. 40), de la polyphonie et de la réécriture des archives historiques et littéraires. Pour le mettre en évidence, elle retrace le parcours, depuis sa formulation première dans l'archive jusqu'à ses multiples réécritures, de l'épisode du *Zong*, bateau négrier d'où, en 1781, furent jetés à la mer cent trente-deux esclaves présu-

mément mourants ou malades et dont le spectre, selon elle, n'a cessé de hanter des générations d'artistes et d'écrivains, de Turner à Marlene Nourbese Philip. Le deuxième chapitre présente un autre ensemble de « voix de l'histoire » : les littératures des diasporas indienne et chinoise établies dans la Caraïbe, diasporas constituées dans l'ensemble par les descendants des travailleurs recrutés et déportés massivement à la suite de l'abolition de l'esclavage afin de pourvoir au besoin d'une main-d'œuvre bon marché dans les plantations sucrières. L'auteur présente à ce titre les domaines littéraires indo-caribéen et sino-caribéen comme historiquement et identitairement distincts l'un de l'autre. Il est intéressant, à ce propos, de noter que le premier ouvrage indo-caribéen, *Gurudeva and Other Indian Tales* (1943) de Seerpersad Naipaul, paraît avec une quarantaine d'années d'avance sur les premiers romans d'écrivains sino-caribéens : il faut attendre 1986 pour que Jan Shinebourne publie *Time-Piece*. Ce retard est dû, d'après l'auteure, aux conditions sociologiques de l'espace littéraire diasporique, où les Sino-Caribéens représentaient une minorité quasiment invisible ; en conséquence, il était peu conforme aux intérêts des écrivains sino-caribéens de privilégier une posture ethnique qui aurait été peu favorable à la circulation de leurs créations littéraires.

Le troisième chapitre débute par une mise au point théorique au sujet de la notion de diaspora en relation avec la notion de *métaspora*, telle qu'elle a été définie par l'écrivain et psychiatre québécois d'origine haïtienne Joël Des Rosiers. Selon lui, *métaspora* traduit mieux la relation du sujet diasporique avec ses « patries intimes » (p. 112), c'est-à-dire les divers lieux qu'il a probablement eu à traverser au cours de son périple depuis la terre dont il a été délogé jusqu'à celle à partir de laquelle il écrit. La « multiversité », un trait essentiel du monde contemporain, « traversé de trajectoires, d'itinérances et de déracinements » (p. 115), définit donc les conditions de la migration. Ces précisions théoriques sont suivies par trois études littéraires dont la première montre comment le roman participe d'une remise en cause « du cauchemar binaire » (p. 115) ; la deuxième explore l'espace-temps métasporique dans *The Swinging Bridge* de Ramabai Espinet (p. 203) ; et la troisième donne à voir l'usage rhétorique et narratif que fait Espinet de l'image cinématographique et musicale en vue de recréer une temporalité multidirectionnelle, qui serait un trait dominant de l'écriture diasporique.

Dans les deux chapitres qui suivent, il est question « des lettres et des archives », très prisées par les chercheurs en tant que source précieuse d'informations historiques et sociologiques concernant le vécu des travailleurs indiens. Les chiffres sont importants : plus de 700 000 Indiens furent transportés vers la Caraïbe de 1838 à 1917. Néanmoins, peu de traces en subsistent dans les archives caribéennes et indiennes que J. Misrahi-Barak a abondamment consultées. Faisant donc état de ce qu'elle voit comme « la construction d'un discours fantôme » (p. 157), elle explore des œuvres de fiction et de non-fiction de Ramabai Espinet,

Gaiutra Bahadur et Peggy Mohan, entre autres, pour montrer le travail de reprise et de réécriture qu'effectuent les écrivains pour combler les lacunes des archives en se projetant dans le passé plus ou moins lointain de façon à exhumer ce qui aurait pu être la vie de leurs arrière-grands-mères. Si le premier volet de cette étude porte sur la relation entre les œuvres de fiction et « les lettres et les archives », le second examine l'usage que font les romanciers caribéens de la forme épistolaire pour enregistrer les chroniques de la vie diasporique ou pour documenter les affres du quotidien. Ce faisant, ces auteurs créent « un espace complexe et multiple » (p. 197), constitué de secrets que le roman se chargera de révéler et de transmettre.

« Secrets, silences et squelettes dans les placards » : le titre très suggestif du chapitre suivant exhorte à prendre acte d'une fonction fondamentale de la littérature née de l'esclavage et de l'engagisme : celle d'exorciser les traumatismes – tant psychiques que culturels – que l'Histoire aurait légués aux migrants, qu'il s'agisse d'individus ou de collectivités. Il s'agit ici de faire entendre la perspective des subalternes, pour user d'un concept de Gayatri Spivak, celle de tous ces délaissés de l'histoire dominante qui, de génération en génération, ont eu à subir la violence de la politique raciste et colonialiste des pouvoirs européens. J. Misrahi-Barak s'appuie sur le mythe de Philomène et Procné pour montrer que l'un des soucis, quasiment obsessionnels, du roman caribéen est de dévoiler « en creux ou de façon indirecte » (p. 200) les histoires d'inceste, de viol et de meurtre qui ont été enterrées dans les caveaux familiaux. À cette fin, elle offre une série de trois études qui traitent des thèmes de la revenance, des spectres et des silences. Au centre du dernier chapitre (« Témoignage, transmission, traduction ») se trouve posée la question de la « subjectivité testimoniale » (p. 276) ainsi qu'elle se décline dans *The Farming Bones* (1998) d'Edwidge Danticat, *The Polished Hoe* (2003) d'Austin Clark et *Le Livre d'Emma* (2001) de Marie-Célie Agnant. J. Misrahi-Barak étudie les procédés déployés dans ces textes pour restituer ce que Sarah Dauncey appelle la « rhétorique du témoignage » qui refonde l'existence du sujet postcolonial » (p. 276).

C'est donc là un ouvrage étoffé et surtout ambitieux en raison à la fois de l'étendue du corpus examiné et de la multiplicité des théoriciens conviés à participer à cette réflexion interdisciplinaire, à la croisée de l'histoire et de la littérature. Et de fait, ce livre nous invite à nouveau à prendre conscience de l'utilité de la littérature dans la construction d'un savoir véritable concernant les sociétés humaines, et de sa capacité, entre autres, à partager une connaissance intime des choses et des êtres qui échappe à l'attention des sciences sociales. L'essai s'accompagne enfin d'une bibliographie sélective de dix-sept pages, outil indispensable pour tout chercheur désireux d'approfondir sa connaissance des littératures postcoloniales comme des manières de les théoriser. On appréciera également, du point de vue méthodologique, les efforts que l'auteure déploie systématiquement en vue de relier son propos au vécu des migrants, autrement dit,

aux situations où ils ont eu à faire face à la violence de l'État, colonial et national : le scandale de Windrush qui secoua le Royaume-Uni en 2017-2018, celui de l'exode forcé des milliers des migrants venus de villages lointains travailler en tant que journaliers dans les grandes métropoles indiennes, annoncé sans préavis aucun par le premier ministre Narendra Modi en 2020 au tout début de la pandémie du Covid, sont autant d'illustrations de cette violence qui se perpétue et que la littérature se donne pour fonction de mémorialiser.

Kusum AGGARWAL

MUSILA (Grace), ed., *The Routledge Handbook of African Popular Culture*. Foreword by Karin Barber. London : Routledge, coll. Routledge Handbooks, 2022, 498 p. (29 ill.) – ISBN 978-0-367-48386-9.

Parfois définie en creux comme ce qui n'est pas canonique, la culture populaire, qu'elle soit africaine ou non, demeure un ensemble aux contours flous. Par conséquent, les articles rassemblés par Grace Musila dans ce *Routledge Handbook of African Popular Culture* ne prétendent pas fixer de manière dogmatique les frontières de ce champ d'investigation. Bien au contraire, pour reprendre les mots de Karin Barber dans l'introduction du volume, la culture populaire est considérée comme un terrain « ouvert, qui s'étend dans toutes les directions, sans limite visible, mais avec des centres d'activité, des points de convergence, des espaces fertiles » (« *open stretching out in all directions, with no marked boundaries, but with centers of activity, hot spots, sites of generativity* », p. 1).

Ce foisonnement n'oblitére pas la question de la forme, mais il invite le lecteur à prendre en considération des genres multiples, marginaux ou hybrides. Les deux premiers chapitres, écrits par Corinne Sandwith et Stephanie Newell, traitent ainsi de l'importance de la presse au début du siècle dernier. Pour elles, l'analyse de la prose alambiquée d'un auteur de Gold Coast (p. 59) ou les échos suscités dans les journaux sud-africains par l'invasion de l'Éthiopie révèlent le positionnement d'intellectuels qui ne se sentent pas coupés du monde et proposent une réflexion bien différente de celles de romanciers reconnus comme Chinua Achebe (p. 57). Susanne Gehrmann, quant à elle, s'intéresse au développement du roman sentimental à Lomé dans l'un des rares articles du volume consacrés à l'espace francophone. Cette fois, c'est la tension entre une pratique extrêmement codifiée et des collections très diversifiées qui caractérise un secteur dont le succès ne se dément pas depuis 2005 (p. 87). Cet essai, tout comme, notamment, celui qui est consacré aux « *flash fictions* » ghanéennes (p. 168), permet en outre de nuancer le constat souvent avancé d'une littérature africaine uniquement élitiste et dépourvue de lecteurs.